

## **Roberto Bolaño « entre les immenses déserts d'ennui et les oasis d'horreur » : l'abîme, un antidote à la défaite ?**

CÉCILE BROCHARD

### **Introduction**

---

1. Dans *El gaucha insufrible*, en français *Le Gaucho insupportable* (Bolaño, 2004), Bolaño propose le texte d'une conférence intitulée « Littérature + maladie = maladie ». Déjà gravement malade (le recueil est remis à son éditeur quelques jours avant sa mort), Bolaño examine, dans une entreprise qu'il juge masochiste ou désespérée, la manière dont la maladie influence l'existence, mais aussi la littérature, et plus particulièrement la « grande poésie française » qu'il attribue principalement à Baudelaire et Mallarmé et qui préfigure « les grands problèmes qu'allaient affronter l'Europe et notre culture occidentale au cours du XX<sup>e</sup> siècle, problèmes qui n'ont pas encore trouvé de solution. La révolution, la mort, la fuite, l'ennui peuvent être ces sujets » (Bolaño, 2004 ; 149), tant il est vrai que la désespérance, l'ennui, le spleen, la mélancolie et, bien sûr, la mort, forment l'une des plus riches inspirations de la poésie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Maladie, poésie, ennui et horreur : comment Bolaño en vient-il tragiquement à parler de la défaite ?

### **La maladie comme défaite**

---

2. Bolaño part du poème « Brise marine » de Mallarmé, qu'il cite *in extenso*, et dont les premiers vers contiennent l'idée essentielle développée par la suite : « La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. / Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres / D'être parmi l'écume inconnue et les cieus ! » (cité p. 150) Chez Mallarmé, l'ennui procède donc de l'épuisement : épuisement de la chair et des livres. En d'autres termes, ni l'acte sexuel ni la lecture ne sauvent l'homme de l'ennui auquel Bolaño identifie la

maladie, renouant en cela avec la conception traditionnelle de la mélancolie.

Mais qu'a voulu dire Mallarmé quand il écrit que la chair est triste et qu'il avait lu tous les livres ? [...] Qu'à partir d'un certain moment toute lecture et tout acte charnel se transforme en répétition ? [...] Je crois que Mallarmé était en train de parler de la maladie, du combat que livre la maladie contre la santé, [...] je crois que Mallarmé est en train de parler de la maladie revêtue des oripeaux de l'ennui. (*ibid.* ; 151)

3. Dans la théorie des humeurs d'Hippocrate, la mélancolie était due en effet à un trop-plein de bile noire, d'où le choix baudelairien du terme *spleen*, la rate supposée sécréter cette atrabile. L'intérêt de Bolaño pour cette mélancolie post-romantique trouve alors des échos avec sa propre situation personnelle (au même moment, Bolaño était rongé par une hépatite), celle-ci infléchissant très certainement sa lecture des poètes. Du mélancolique antique à l'*acedia* médiévale jusqu'au *desdichado* post-romantique nervalien, le mélancolique est donc fondamentalement un être malade<sup>1</sup>. Lorsqu'il identifie l'ennui mallarméen à la maladie, Bolaño renoue donc avec une acception traditionnelle de la mélancolie tout en en proposant une lecture particulièrement moderne.

4. Que faire face à cette maladie mélancolique, dont souffre peut-être aussi Bolaño victime « [d]es toxines baladeuses de [s]on foie » (*ibid.* ; 152) ? La chair et les livres, le sexe et la lecture, autrement dit la jouissance, semblent inutiles et vains puisqu'ils ne combent pas l'homme. Que propose alors Mallarmé ? Le voyage comme antidote. Mais ce qui n'est peut-être qu'une posture poétique chez Mallarmé – Bolaño rappelle que « pour autant que l'on sache, Mallarmé n'écoula jamais le chant des matelots, ou s'il l'écoula, ce ne fut sûrement pas à bord d'un navire à la destination incertaine » (*ibidem*) – devient un profond paradoxe chez Bolaño, car si l'antidote à la maladie est le voyage, alors la maladie devient résignation paradoxale à vivre ; or, la résignation à vivre inclut nécessairement la mort, c'est-à-dire « la fin du voyage », c'est-à-dire la défaite :

L'image que Mallarmé construit sur la maladie [...] [est] originelle : il parle de la maladie comme résignation, résignation à vivre ou résignation à n'importe quoi. C'est-à-dire qu'il est train de parler de défaite. Et pour convertir la défaite en victoire il oppose vainement la lecture et le sexe (*ibid.* ; 151).

1 Le film de Lars Von Trier, *Melancholia*, témoigne encore récemment de cette lecture de la mélancolie médicale, finalement identifiée à la dépression dont souffre le personnage de Justine.

5. Véritable aporie : la maladie nous apprend que « la seule chose qui reste à faire c'est voyager » (*Ibid.* ; 152), c'est-à-dire vivre. Bolaño revient alors à Baudelaire pour souligner combien ce paradoxe est source d'« amertume » (*ibid.* ; 153) parce qu'il n'existe pas d'issue : la fin du voyage, c'est la mort, la solution à la maladie, c'est la vie qui mène à la mort.

### **Le voyage des condamnés**

6. Si cette conférence est si puissante, aussi profondément émouvante, c'est que Bolaño parle aussi de lui-même. Son expérience de l'existence, en l'occurrence de sa mort imminente, infléchit la lecture de textes littéraires vers le tragique. Bolaño revient sur son expérience personnelle de voyageur et identifie précisément le voyage à la vie. « Voyager rend malade » (*ibid.* ; 153), dit-il, comme vivre rend malade :

[c]e qui est indiscutable, c'est que l'on respire et que l'on voyage. Moi, sans avoir à chercher plus loin, j'ai commencé à voyager dès ma prime jeunesse, dès l'âge de sept ou huit ans, environ. D'abord dans le camion de mon père, sur des routes chiliennes solitaires qui ressemblaient à des routes postnucléaires et qui donnaient la chair de poule, ensuite dans des trains et dans des autobus, jusqu'à ce qu'à quinze ans je prisse mon premier avions et m'en allasse vivre au Mexique. À partir de là, les voyages furent continuels. Résultat : de multiples maladies. [...] J'ai abusé du sexe, mais jamais je n'ai attrapé de maladie vénérienne. J'ai abusé de la lecture, mais jamais je n'ai voulu être un auteur à succès. [...] Mais tout arrive. Les enfants arrivent. Les livres arrivent. La maladie arrive. La fin du voyage arrive. (*ibid.* ; 154-155)

7. Cette section autobiographique insérée entre les analyses des poèmes de Mallarmé et de Baudelaire montre à quel point la littérature parle de la vie. En relisant « Le Voyage » de Baudelaire, Bolaño dresse le parallèle entre le voyage de ces voyageurs condamnés, ayant « renonc[é] à tout », puisque « pour voyager vraiment les voyageurs ne doivent avoir rien à perdre », et le « voyage que fait le malade sur un brancard, de sa chambre à la salle d'opération, où l'attendent des êtres au visage caché par des foulards » (*ibid.* ; 156). Dans les deux cas, un même renoncement, une même acceptation du risque et des accidents, une même condamnation acceptée. C'est précisément cette fuite acceptée vers l'abîme qui fait toute la modernité du voyageur baudelairien, un « voyageur radical et moderne » parce qu'il « a la tête en feu et le cœur plein de rage et d'amertume » (*ibid.* ; 157). L'amer savoir que l'on tire du voyage, pour paraphraser Baudelaire, c'est ce que Bolaño appelle « la maladie de l'homme moderne » :

Pour sortir de l'ennui, pour échapper à ce point mort, la seule chose que nous ayons à notre portée, et même pas si facilement à notre portée que cela, il faut fournir des efforts pour cela aussi, c'est l'horreur, c'est-à-dire le mal. (*ibid.* ; 158)

8. « Au milieu d'un désert d'ennui, une oasis d'horreur » : l'alternative est tragique, puisqu'elle condamne l'homme à choisir la vie de « zombi » (*ibidem*) ou celle du bourreau, la vie d'esclave ou celle d'esclavagiste. Peut-on sortir de cette alternative tragique ?

### **La plongée dans l'abîme, un antidote à la défaite ?**

9. Baudelaire écrit : « Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau. » (cité p.161) Bolaño commence par pointer la vacuité de l'entreprise littéraire : écrire, comme lire et faire l'amour – c'est la leçon de Rimbaud – n'est qu'un « mirage, le désert seul existe et de temps à autre les lumières lointaines des oasis qui nous avilissent » (*ibid.* ; 162). L'ennui et l'horreur sont partout ; ce qui, traduit en termes modernes, signifie que la maladie est partout, et le seul antidote que nous pourrions trouver, ce nouveau, c'est encore le voyage, ou ses pâles avatars, le sexe et les livres, autrement dit, l'ancien. La seule solution pour aller vers l'inconnu est de passer par le connu : c'est ce que nous dit Mallarmé lorsqu'il invite, bien après Baudelaire, à voyager encore. Recommencer le voyage, « même si le voyage et les voyageurs sont condamnés » (*ibidem*) : voilà la leçon du poème pour Bolaño, dans une métaphore autobiographique particulièrement saisissante.
10. Cette condamnation, c'est évidemment celle du corps, condamné à mourir, mais c'est aussi la défaite du langage et de la poésie. En effet, « aller au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau » est pour Bolaño « le pitoyable drapeau de l'art qui s'oppose à l'horreur, sans changements substantiels, de la même façon que si l'on ajoute à l'infini plus d'infini, l'infini continue à être le même infini. Une bataille perdue par avance, comme presque toutes les batailles des poètes » (*ibid.* ; 161). C'est en cela que réside la modernité du poème de Mallarmé : dans cette conscience lucide de l'impossible salut, puisque le voyage est condamné depuis Baudelaire, mais dans la permanence du désir : « continuer à passer par le sexe, les livres et les voyages, même [...] [s'ils] nous mènent à l'abîme » (*ibid.* ; 162). C'est

aussi la leçon de Kafka, ou du moins celle que Bolaño tire de Kafka, quand il écrit :

le plus grand écrivain du xxe siècle comprit que les dés étaient jetés et que plus rien désormais ne le séparait de l'écriture le jour où, pour la première fois, il cracha du sang. Qu'est-ce que je veux dire quand je dis que plus rien désormais ne le séparait de son écriture ? Sincèrement, je ne le sais pas très bien. Je suppose que je veux dire que Kafka comprenait que les voyages, le sexe et les livres sont des chemins qui ne mènent nulle part, et que cependant ce sont des chemins sur lesquels il faut se lancer et se perdre pour se trouver de nouveau ou pour trouver quelque chose, peu importe quoi, un livre, un geste, un objet perdu, pour trouver quelque chose, peut-être un modèle, avec de la chance : du nouveau, ce qui a toujours été là. (*ibid.* ; 164-165)

11. Si le terme de ce voyage qu'est la vie est fixé, le seul antidote à la défaite est l'extrême lucidité quant à la vanité du monde. Tout n'est que mirage et fuite, désir et amertume, mais c'est dans cette pleine conscience tragique que réside la victoire, dans cet abîme où seulement « l'on peut trouver l'antidote » (*ibid.* ; 162). La maladie comprend alors son antidote : peut-être en cela Bolaño renoue-t-il avec la pensée nietzschéenne, qui voit dans la tragédie l'expression la plus puissante de la joie précisément parce qu'elle repose sur la vie toujours affirmée :

Le joyeux message est la pensée tragique ; car le tragique n'est pas dans les récriminations du ressentiment, dans les conflits de la mauvaise conscience, ni dans les contradictions d'une volonté qui se sent coupable et responsable. Le tragique n'est même pas dans la lutte contre le ressentiment, la mauvaise conscience ou le nihilisme. On n'a jamais compris selon Nietzsche ce qu'était le tragique : tragique = joyeux. Autre façon de poser la grande équation : vouloir = créer. On n'a pas compris que le tragique était positivité pure et multiple, gaieté dynamique. Tragique est l'affirmation : parce qu'elle affirme le hasard et, du hasard, la nécessité [...]. Tragique est le coup de dés. Tout le reste est nihilisme, pathos dialectique et chrétien, caricature du tragique, comédie de la mauvaise conscience. (Deleuze, 1999 ; 41)

12. Évidemment de grandes différences existent entre le philosophe et Bolaño et nous ne prétendons pas faire de l'un l'héritier de l'autre ; par ce parallèle avec la tragédie qui nous est apparu frappant, nous souhaitons simplement montrer combien au seuil de la mort, c'est l'affirmation de la vie, du désir de vie toujours renouvelé, qui semble constituer pour Bolaño la seule forme de réponse. C'est dans cette réunion paradoxale de la tragédie et du désir de vie que la pensée de Bolaño nous paraît se soustraire au nihilisme, parce que la conscience de l'horreur à laquelle nous invite Bolaño veut précisément muer la défaite en victoire, aussi abstraite et amère soit-elle.

13. Victoire amère, donc, et qui rappelle les analyses de Bataille sur la littérature et le mal, ou encore celles de Philippe Forest, héritières de la pensée de Bataille. Dans le titre même de sa conférence, « Littérature + maladie = maladie », Bolaño affirme le lien entre la littérature et le mal. Le Mal dont parle Bataille est proche de la maladie dont parle Bolaño parce que tous deux se fondent sur l'horreur, l'abîme et leur lien à la vérité. Du poème de Blake, « Tiger », Bataille écrit qu'il entend « aller [...] profondément dans l'abîme que l'homme est à lui-même » (Bataille, 2004 ; 72) et qu'il faut en passer par la représentation du Mal qu'offrent la littérature, mais aussi l'érotisme. Bataille emploie de terme « mal », mais on pourrait tout aussi bien écrire « Impossible » : c'est d'ailleurs un terme dont il use pour désigner, selon les mots de Philippe Forest,

la part irréductible – Bataille la dit : « maudite » – qui résiste à toute forme de systématisation philosophique. Elle marque le lieu définitif d'un « non-savoir » où s'éprouve souverainement la liberté de chacun. Dans l'expérience intérieure – à laquelle, dit Bataille, on accède par l'extase, la jouissance, l'ivresse, le rire ou bien la poésie –, se découvre cette réalité sans raison qui fait l'homme humain. Pour aller vite, je dis souvent qu'il s'agit de la part de désir et de deuil qui nous constitue tous et dont ne rend compte aucun discours raisonnable. (Forest, 2016 ; 61-62)

14. Deuil et désir : il me semble que c'est bien de cela dont nous parle Bolaño, de la permanence du désir (faire l'amour, lire ou voyager) à l'approche même de la fin du voyage, de la fin de la vie.
15. Ce « non-savoir » qu'évoque Philippe Forest où l'homme fait l'expérience du réel, c'est l'abîme de Bolaño, « ce revers dérobé du réel où se tient sa vérité », cette « révélation sans autre objet que le vide sur lequel elle donne et duquel l'existence tire pourtant la seule valeur qu'il soit possible de lui attribuer » (*ibid.* ; 110-111). L'amère victoire de Bolaño consiste dans cette appréhension de la vérité : l'expérience vécue de la mort imminente, tout comme celle d'une part de lui-même vécue par Forest (le décès de sa fille qu'il décrit comme la mort d'une part de lui), révèle que le néant contient la seule vérité :

J'ai cessé de penser qu'il était possible ou désirable d'en finir avec le « néant » puisqu'il constituait le fond même de notre condition et que nous n'étions pleinement humains que si nous nous confrontions à lui, qu'il était indispensable au refus même que nous lui opposions. La conscience s'éveille. Une grande nuit s'étend sur le monde. Dans son obscurité propice se fait entendre la parole murmurante du roman qui nous rappelle au rien et nous retient à la vie.

Il n'y a pas à triompher du néant.

Il n'y a pas même à se guérir de lui.  
Il y a juste à en soutenir l'épreuve. (*Ibid.* ; 98)

16. L'expérience érotique et les livres procurent ce « vertige » ressenti « [a]u bord du vide devant lequel se tient toute vie et dont elle tire la seule vision du vrai qui vaille » (*Ibid.* ; 144). C'est à ce non-sens irréductible qu'est confronté Bolaño en même temps qu'à la conscience qu'« [i]l faut sans fin recommencer » (*Ibid.* ; 120).

## Conclusion

---

17. Ainsi la défaite se distingue-t-elle de la victoire par l'absence de lucidité et de conscience tragique : par le prisme du voyage, vie et maladie sont synonymes et dans cette perspective, seules la conscience de l'abîme et sa contemplation sauvent de la défaite. Parce que le sexe, les livres et les voyages incarnent le désir de vie toujours recommencé, ils permettent d'échapper à la défaite d'une existence menée dans l'illusion. Dans cette alternance entre la littérature et sa propre vie, Bolaño souligne l'absence de réponse, l'aporie irréductible, mais il montre également que seul le désir réaffirmé de la vie pour elle-même sauve l'homme, fatalement condamné, de la défaite complète. Au milieu d'un désert d'ennui se trouve une oasis d'horreur : c'est dans la conscience de l'horreur, du mal, de la maladie, que se trouve l'amère victoire à laquelle accède Bolaño juste avant sa mort.

## Bibliographie

---

BATAILLE Georges, *La Littérature et le mal* (1957), Paris, Gallimard, « Folio essais », 2004.

BOLAÑO Roberto, *Le gaúcho insupportable* (2003), Paris, Christian Bourgois éditeur, 2004.

DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la philosophie* (1962), Paris, Quadrige/PUF, 1999.

FOREST Philippe, *Une fatalité de bonheur*, Paris, Grasset, « Vingt-six », 2016.